LE ROMAN ORIGINAL DE

MICHAEL MORPURGO

CHEVAL DE GUERRE

MAINTENANT UN FILM ÉVÉNEMENT

GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

CHEVAL DE GUERRE

Titre original : *War Horse*

Édition originale en langue anglaise publiée
pour la première fois en Grande-Bretagne en 1982
par Kaye & Ward Ltd.
La présente édition est publiée avec l'autorisation
d'Egmont Books Limited, 239 Kensington High Street,
London W8 6SA
© Michael Morpurgo, 1982, pour le texte
Tous droits réservés
L'auteur revendique le bénéfice de son droit moral.
© Éditions Gallimard, 1986, pour la traduction française.

Extrait de la publication

MICHAEL MORPURGO

CHEVAL DE GUERRE

Traduit de l'anglais
par André Dupuis

GALLIMARD JEUNESSE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Au lecteur

Nombreux sont ceux qui m'ont aidé à écrire cet ouvrage.
Je tiens à remercier tout particulièrement Clare et Rosalind,
Sebastian et Horatio, Jim Hindson (vétérinaire),
Albert Weeks, feu Wilfred Ellis et feu capitaine Budgett,
tous trois octogénaires de mon village d'Iddesleigh.

Michael Morpurgo

Extrait de la publication

Note de l'auteur

Dans l'ancienne école qui sert aujourd'hui de mairie du village, sous l'horloge arrêtée depuis toujours à dix heures une, est accrochée une petite peinture empoussiérée. Il y a là un cheval, un magnifique bai roux. Une étoile blanche singulière est visible sur son front, un vrai blason ; et il a quatre balzanes[1] exactement assorties. L'air pensif, il regarde par le tableau, les oreilles pointées en avant, la tête tournée, comme s'il venait de remarquer que nous sommes plantés là.

Pour bien des gens qui lui accordent un coup d'œil négligent, lorsque, par exemple, la mairie est ouverte pour une séance du conseil municipal, pour le banquet de la moisson, ou quelque petite réunion en soirée, ce n'est là que la vieille peinture à l'huile d'un cheval inconnu, œuvre d'un peintre habile, mais anonyme.

1. Marque blanche au-dessus du sabot, s'étendant parfois jusqu'à hauteur du jarret. L'anglais, de façon pittoresque, dit « une chaussette blanche ».

Pour ceux-là, c'est un tableau si familier qu'il n'arrête guère l'attention. Mais d'autres, qui y regardent de plus près, peuvent lire sur la partie inférieure du cadre bronze, calligraphié à l'encre noire qui pâlit, ceci :

JOEY
PEINT PAR LE CAPITAINE JAMES NICHOLLS,
AUTOMNE 1914

Certains au village, bien peu nombreux aujourd'hui, et plus rares au fil des ans, se souviennent de Joey en son vivant. J'écris son histoire, en sorte qu'il ne soit pas oublié. Ni lui, ni ceux qui l'ont connu, ni cette guerre où ils ont vécu et où ils sont morts.

Extrait de la publication

Chapitre 1

Mes plus anciens souvenirs sont un mélange confus de champs accidentés, d'écuries sombres, humides, et de rats qui cavalcadent sur les poutres au-dessus de ma tête. Mais je me rappelle assez bien le jour de la vente de chevaux : c'est une terreur qui m'a escorté toute ma vie.

À peine âgé de six mois, j'étais un poulain efflanqué et tout en pattes, qui jamais ne s'était écarté de sa mère de plus de quelques mètres. Ce jour-là, dans l'horrible brouhaha de l'enceinte où avait lieu la vente aux enchères, on nous sépara et je ne devais jamais la revoir. C'était une belle jument de ferme, qui prenait de l'âge mais qui avait toute la force, toute l'endurance d'un irlandais de trait – manifestes chez elle dans l'avant-train comme dans l'arrière-train. Elle fut vendue en quelques minutes et, avant que j'aie pu la suivre au-delà des barrières, elle fut escamotée en un clin d'œil et emmenée loin de l'enceinte. Quant à moi, je ne sais pourquoi, il fut plus difficile de régler mon sort. À cause de ce regard affolé dans mes

Extrait de la publication

yeux, peut-être, tandis que je tournais en rond dans l'enceinte, cherchant ma mère désespérément ? Ou peut-être parce qu'aucun des fermiers et des gitans qui se trouvaient là ne s'intéressait à un poulain demi-sang qui avait l'air d'un échalas ? Bref, quelle qu'en fût la raison, ils passèrent beaucoup de temps à discuter de ce que je pouvais valoir : pas grand-chose. Finalement, j'entendis le marteau tomber et on me fit passer les barrières pour aller m'enfermer dans un enclos extérieur.

– Il est pas mal pour trois guinées, pas vrai ? Alors, on pète le feu, hein, petit ? Pas mal du tout.

La voix était bourrue et rendue pâteuse par l'alcool ; de toute évidence, c'était celle de mon propriétaire. Je ne l'appellerai pas mon maître : il n'y a qu'un seul homme qui ait jamais été mon maître. Mon propriétaire, donc, avait une corde à la main : il était en train d'escalader l'enclos, suivi de trois ou quatre de ses amis. Ils avaient la figure rouge et ils tenaient tous une corde. Ils avaient ôté leurs chapeaux et leurs vestes, ils avaient retroussé leurs manches. Tous riaient tandis qu'ils se dirigeaient vers moi. Pas un homme ne m'avait touché jusqu'à présent et je reculai à leur approche, jusqu'au moment où je sentis derrière moi les barres de l'enclos et ne pus aller plus loin. Apparemment, ils se ruèrent sur moi tous en même temps, mais ils étaient lents et je réussis à leur filer sous le nez. Arrivé au milieu de l'enclos, je me retournai et leur fis de nouveau face. À présent, ils ne riaient plus.

Extrait de la publication

Je criai pour appeler ma mère et je l'entendis répondre, me faisant écho dans le lointain. Et moi, je fonçai vers cet appel, moitié chargeant la clôture, moitié la sautant, si bien que je m'y pris la patte antérieure droite en essayant de passer par-dessus et que je restai là, coincé. On m'empoigna brutalement par la crinière et par la queue, et je sentis une corde se resserrer autour de mon cou. Après quoi je fus jeté et maintenu à terre : il me semblait que j'avais des hommes assis partout sur moi. Je me débattis à en être exténué, leur décochant de furieux coups de pied chaque fois que je les sentais se relâcher, mais ils étaient trop nombreux, trop forts pour moi. Je sentis le licol glisser par-dessus ma tête et me serrer le cou et la figure.

– Alors, tu es un vrai bagarreur, toi, hein ? dit mon propriétaire, raccourcissant la corde et souriant les dents serrées. Les bagarreurs, ça me plaît, mais j'arriverai bien à te briser. Tu es un vrai petit coq de combat mais, en moins de deux, tu vas venir me manger dans la main.

On me traîna par les chemins, au cul d'une carriole, attaché court en sorte que chaque coude, chaque tournant me tiraillait l'encolure. Au moment où nous atteignîmes l'allée de la ferme, passant le pont dans un grand bruit de roues pour entrer dans la cour de l'écurie, j'étais en nage d'épuisement, et le frottement du licol m'avait mis la figure à vif. Ce premier soir, tandis qu'on me halait jusque dans l'écurie, ma seule consolation fut de savoir

que je n'étais pas seul : la vieille jument qui, tout du long, avait tiré la carriole au retour du marché fut mise dans l'écurie à côté de la mienne. À l'instant d'y entrer, elle s'arrêta pour regarder par-dessus ma porte et hennit doucement. J'allais me risquer à m'avancer depuis le fond de mon écurie, quand mon nouveau propriétaire lui décocha sur le flanc un coup tellement méchant avec son manche de fouet que je battis en retraite et me recroquevillai dans le coin, contre le mur.

– Allons ! rentre donc, espèce de vieille carne ! braillat-il. Tu es une vraie garce, Zoey, et je veux pas que tu apprennes tes malices à ce jeunot.

Mais moi, en ce bref instant, j'avais perçu dans le regard de la vieille jument une gentillesse et une sympathie qui calmèrent ma panique et apaisèrent mon humeur.

On me laissa là, sans eau ni nourriture. Lui s'en fut en trébuchant sur les pavés, et après il monta les marches de la maison. Il y eut un bruit de portes qui claquaient, des éclats de voix, puis j'entendis des pas pressés dans la cour et des voix excitées qui s'approchaient. Deux têtes apparurent à ma porte : l'une d'elles était celle d'un jeune garçon qui me regarda longtemps en m'examinant soigneusement. Finalement, un sourire rayonnant s'étala sur son visage.

– Maman, dit-il, pesant ses mots, ça va être un brave cheval, un cheval formidable. Il est trempé jusqu'aux os, il faut que je le bouchonne.

Extrait de la publication

– Mais ton père a dit de ne pas s'en occuper, Albert, dit la mère du gamin ; que ça lui fera du bien qu'on le laisse tranquille. Il t'a dit de ne pas y toucher.

– Maman, reprit Albert, repoussant les verrous de la porte de l'écurie, quand le père est saoul, il ne sait pas ce qu'il raconte ou ce qu'il fait. Les jours de marché, il est régulièrement saoul. Tu m'as assez souvent dit de ne pas faire attention à lui quand il est comme ça. Toi, maman, donne à manger à la Zoey pendant que je m'occupe de lui. Oh ! tu trouves pas qu'il est chouette, maman ? Il est presque roux, bai roux, on pourrait dire, non ? Et cette étoile, sur son front ! Elle est parfaite ! Tu as déjà vu un cheval avec une étoile blanche comme ça ? Je le monterai, ce cheval, quand il sera au point. Je le monterai et il n'y aura pas un cheval qui le vaudra dans tout le village, ni dans tout le comté !

De l'écurie à côté, sa mère lui dit :

– Tu as tout juste treize ans, Albert. Il est trop jeune, et toi aussi tu es trop jeune. De toute manière, ton père dit que tu ne dois pas le toucher. Alors, tu ne viendras pas te plaindre à moi s'il te trouve ici.

– Mais, maman, pourquoi, bon sang, est-ce qu'il l'a acheté, alors ? demanda Albert. C'est d'un veau qu'on avait besoin, non ? C'est pour ça qu'il est allé au marché, non ? Un veau. Pour téter la Célandine, non ?

– Je sais, mon grand : ton père n'est pas dans son état normal quand il est comme ça, dit doucement sa mère.

Extrait de la publication

Il dit que Easton, le fermier, avait fait une enchère pour ce cheval ; tu sais ce qu'il pense de ce type depuis cette entourloupette pour la clôture. Je croirais assez qu'il l'a acheté rien que pour en empêcher l'autre. En tout cas, c'est comme ça que je vois la chose.

– Eh bien ! moi, maman, ça me fait plaisir, dit Albert, en venant lentement vers moi tout en ôtant sa veste. Saoul ou pas, il a jamais rien fait de mieux !

– Albert, ne parle pas comme ça de ton père. Ce n'est pas bien.

Mais ses paroles manquaient de conviction.

Albert était à peu près aussi grand que moi. Il parlait si doucement en s'approchant que je fus immédiatement rassuré – et passablement intrigué. Je restai donc à l'endroit où j'étais, contre le mur. Quand il me toucha, je fis un bond, mais je vis tout de suite qu'il ne me voulait pas de mal. Il commença par me flatter le dos, puis l'encolure, tout en ne cessant de me parler ; qu'on allait bien s'amuser ensemble, qu'en grandissant j'allais être le plus fameux cheval du monde entier et qu'on irait à la chasse tous les deux. Au bout d'un petit moment il se mit à me frotter doucement avec sa veste. Il me frotta jusqu'à ce que je sois sec ; ensuite, il me tamponna la figure d'eau salée, là où la peau avait été entamée par le frottement. Il apporta du foin nouveau et un plein seau d'eau fraîche. Je ne crois pas qu'il se soit jamais arrêté de parler pendant tout ce temps-là. Comme il se préparait à sortir de

Extrait de la publication

l'écurie je l'appelai pour le remercier ; il parut me comprendre car il fit un grand sourire et me caressa le nez.

– On va bien s'entendre, toi et moi, fit-il gentiment. Je t'appellerai Joey, simplement parce que ça rime avec Zoey et puis peut-être aussi, oui peut-être aussi parce que ça te va bien. Je reviendrai demain matin et, ne t'en fais pas, c'est moi qui m'occuperai de toi. Je te le promets. Fais de beaux rêves, Joey.

– Il ne faut jamais parler aux chevaux, Albert, lui dit sa mère, du dehors. Ils ne vous comprennent jamais. Ce sont des animaux stupides. Entêtés et stupides, à ce que dit ton père. Et les chevaux il les connaît depuis qu'il est né.

– C'est seulement qu'il les comprend pas, répondit Albert, et je crois bien qu'il en a peur.

J'allai jusqu'à la porte regarder Albert et sa mère qui s'éloignaient et remontaient dans le noir. Alors je sus que j'avais trouvé un ami pour la vie et qu'il y avait entre nous un lien instinctif, immédiat de confiance et d'affection. À côté de moi la vieille Zoey se pencha par sa porte pour essayer de me toucher, mais nos nez n'arrivèrent pas tout à fait à se rejoindre.

Extrait de la publication

Chapitre 2

Au fil des rudes et longs hivers et des brumes de chaleur des étés, Albert et moi grandîmes ensemble. Poulain d'un an et jeune gars ont davantage en commun que leur gaucherie dégingandée.

Quand il n'était pas à l'école au village ou parti travailler dans la ferme avec son père, il m'emmenait à travers champs, et nous descendions jusqu'au marais au bord de la Torridge. Celui-ci était plat et envahi par les chardons, mais c'était le seul terrain horizontal de toute la ferme. Albert commença mon entraînement, d'abord en me faisant simplement aller au pas, puis trotter dans tous les sens. Plus tard, il me fit travailler à la longe, dans un sens, puis dans l'autre. Quand on rentrait à la ferme, il me laissait suivre à mon allure normale. J'appris à venir à son coup de sifflet, non par soumission, mais parce que j'avais toujours envie d'être près de lui. Il imitait l'appel bégayant du hibou, son coup de sifflet. Jamais je ne m'y dérobai : c'était un appel que je ne devais jamais oublier.

Extrait de la publication

La vieille Zoey, ma seule autre compagnie, était souvent partie toute la journée : elle labourait, elle hersait, elle défonçait et retournait les terres ; si bien que je demeurais seul une bonne partie du temps. L'été, si j'étais aux champs, c'était supportable parce que je pouvais l'entendre travailler et l'appeler de temps à autre, mais en hiver, parqué dans la solitude de l'écurie, il m'arrivait de passer la journée entière sans voir ni entendre âme qui vive. Sauf quand Albert venait me voir.

Comme il l'avait promis, c'était lui qui prenait soin de moi et il faisait tout son possible pour me protéger de son père ; d'ailleurs, celui-ci ne se révéla pas être le monstre auquel je m'attendais. La plupart du temps, il m'ignorait et, si d'aventure il m'examinait en détail, c'était toujours de loin. De temps en temps même, il savait être tout à fait amical, mais je n'arrivais jamais à lui faire vraiment confiance. Non, pas après notre première rencontre. Jamais je ne le laissais approcher de trop près ; toujours je faisais un écart et filais à l'autre bout du champ, en mettant la vieille Zoey entre lui et moi. Toutefois, comme chaque mardi on pouvait compter sans faute sur le père d'Albert pour qu'il se saoule, au moment de son retour, mon ami trouvait souvent un prétexte pour être avec moi et s'assurer ainsi que son père ne m'approche jamais.

Un soir d'automne, un mardi précisément, environ deux ans après mon arrivée à la ferme, Albert se trouvait

en haut de l'église du village. Il était en train de sonner les cloches. Par précaution, il m'avait mis à l'écurie avec la vieille Zoey, comme toujours le mardi soir.

– Vous serez plus en sûreté ensemble. Le père ne viendra pas vous embêter, pas si vous êtes tous les deux, disait-il.

Puis, il se penchait par la porte de l'écurie et nous faisait des laïus : que c'était compliqué de sonner les cloches ; qu'on l'avait chargé de la grosse cloche ténor, parce qu'on pensait qu'il était déjà suffisamment homme pour l'actionner et que, avant longtemps, il serait le gars le plus costaud du village. Il était fier, mon Albert, de ses prouesses de sonneur. Zoey et moi, installés tête-bêche dans l'écurie que gagnait la nuit, bercés par les six cloches, là-bas dans l'église, qui sonnaient à toute volée par les champs obscurcis, nous étions sûrs qu'il avait toute raison d'être fier. Cette musique des cloches est la plus admirable : chacun peut y prendre part. Il suffit d'écouter.

J'avais dû dormir debout, car je ne me rappelle pas l'avoir entendu approcher ; or, tout à coup, il y eut la lueur dansante d'une lanterne à la porte de l'écurie, et les verrous furent repoussés. Je pensai d'abord que c'était peut-être Albert, mais les cloches sonnaient toujours, et j'entendis ensuite cette voix qui était sans erreur possible celle de son père le mardi soir après le marché. Il éleva la lanterne au-dessus de la porte et vint vers moi. Dans

Extrait de la publication

SÉPARÉS PAR LA GUERRE.
ÉPROUVÉS PAR LES BATAILLES.
LIÉS PAR UNE GRANDE AMITIÉ.

Été 1914. Dans la ferme de son père, en Angleterre, Albert grandit en compagnie de son cheval Joey. Mais les armées se préparent à s'affronter et le destin de Joey est tracé : il devient cheval de guerre. Il vit bientôt l'horreur des combats auprès des Britanniques, des Français, ou du côté des Allemands. Pour lui, il n'y a pas d'ennemis, seulement des hommes. Joey partage leurs souffrances et leurs peurs et sait leur redonner de l'espoir.

Découvrez une magnifique et bouleversante histoire d'amitié. Un grand roman de Michael Morpurgo aujourd'hui adapté au cinéma par Steven Spielberg.

En bonus, un cahier illustré avec les photos du film.

AU CINÉMA LE 22 FÉVRIER 2012

UN FILM DE STEVEN SPIELBERG

DREAMWORKS PICTURES ET RELIANCE ENTERTAINMENT PRESENTENT UNE PRODUCTION AMBLIN ENTERTAINMENT/KENNEDY/MARSHALL COMPANY UN FILM DE STEVEN SPIELBERG
"CHEVAL DE GUERRE" (WAR HORSE) EMILY WATSON DAVID THEWLIS PETER MULLAN NIELS ARESTRUP JEREMY IRVINE CASTING DE JINA JAY CO-PRODUCTEURS ADAM SOMNER TRACEY SEAWARD
MUSIQUE DE JOHN WILLIAMS COSTUMES JOANNA JOHNSTON MONTAGE DE MICHAEL KAHN, A.C.E. DECORS RICK CARTER DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE JANUSZ KAMIŃSKI PRODUCTEURS EXECUTIFS FRANK MARSHALL REVEL GUEST
PRODUIT PAR STEVEN SPIELBERG KATHLEEN KENNEDY D'APRÈS LE ROMAN DE MICHAEL MORPURGO SCENARIO DE LEE HALL ET RICHARD CURTIS REALISE PAR STEVEN SPIELBERG

DreamWorks Pictures ©2011 DreamWorks II Distribution Co., LLC

www.facebook.com/ChevalDeGuerre

BANDE ORIGINALE DISPONIBLE CHEZ SONY CLASSIQUE

Touchstone Pictures Distribué par WALT DISNEY STUDIOS MOTION PICTURES FRANCE

Visuel de couverture : © 2012 DreamWorks II Distribution Co. LLC

www.gallimard-jeunesse.fr

ISBN 978-2-07-064435-3

12,50 €

9 782070 644353

A 64435

Cheval de guerre
Michael Morpurgo

Cette édition électronique du livre
Cheval de guerre de Michael Morpurgo
a été réalisée le 18 janvier 2012
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070644353 - Numéro d'édition : 237450).
Code Sodis : N51344 - ISBN : 9782075023153
Numéro d'édition : 237911.

Extrait de la publication